

Vedettes



MICHÈLE GÉRARD

dans "LE MERLE BLANC". Production
Minerva en cours de réalisation.

5^e ANNÉE — LE SAMEDI
13 MAI 1944 - Nos 177 et 178
55, AVENUE GEORGE V, PARIS 8^e

Z.F.

UNE SALLE S'IMPOSE

Il est réconfortant de constater combien le goût de la danse s'est développé ces dernières années. Le public, naguère indifférent — une très petite élite exceptée — à cette forme si artistique de spectacle, se presse aujourd'hui de plus en plus nombreux aux manifestations chorégraphiques de toutes sortes.

Le revers de la médaille évidemment est qu'il y en ait précisément de toutes sortes. Si les bons récitals se succèdent à une cadence plus fournie qu'autrefois, les mauvais leur emboîtent le pas. Avec un peu d'habitude, le public qui finira par s'éclairer pleinement, fera, de lui-même, la sélection qui s'impose.

La dernière semaine d'avril lui a valu deux soirées dont il sait, en tous les cas, qu'il pourra toujours les voir renouvelées parce que chacune dans son genre était une chose magnifique. Il s'agit tout d'abord du récital de Roger Fenonjois et Renée Jeanmaire, ces deux excellents danseurs admirablement spécialisés dans le classique, genre assez peu défendu et qui, même dans sa perfection, a contre lui la bouderie et le dénigrement de ceux qui l'ignorent. Qu'importe : Roger Fenonjois et Renée Jeanmaire s'adressaient aux autres, et ceux-ci leur ont fait l'ovation généreuse qu'ils méritaient.

De son côté, quelques jours après, José Torrès reparaissait, triomphant absolument devant une chambrée délirante aussi complète que possible. Ce merveilleux danseur a prodigué une fois de plus son grand talent et recréé comme à son habitude cette extraordinaire atmosphère de communion, ce fluide irrésistible, cette force agissante dans quoi il prend son monde.

Voilà donc pour cette fin de saison deux soirées de grande classe comme Paris en mérite. Elles font oublier bien des piteuses, bien des médiocrités, voire des nullités qui encombrant le même domaine.

Mais ce qui s'impose dans ce même Paris, c'est une salle pour la danse, une salle où, de toutes les places, on puisse voir les artistes car, à Pleyel, hormis les deux premiers rangs de réservés, les loges et le premier rang d'orchestre, les spectateurs ne voient rigoureusement rien ; et payer cent ou cent cinquante francs pour se casser littéralement le cou du début à la fin du spectacle, jurer et tempêter contre ceux qui sont au rang précédent est intolérable. Et cela pourrait bien, un jour, porter un coup dangereux à la Danse.

Jean ROLLOT.

AUX AMES BIEN NÉES...

Le cinéma a de légitimes exigences. Un contrat signé doit être exécuté. C'est pourquoi Gilbert Gil qui jouait, depuis le début, « Tout est parfait », au théâtre de l'Apollon, dut, il y a quelque temps, abandonner provisoirement son rôle pour tourner un film.

Qui allait le doubler ? On fit appel tout simplement au fils d'un des directeurs, Jacques Dubout, élève de Denis d'Inès. Il doubla son camarade dans le rôle de Philippe Brémontier, le principal de la pièce. Très adroit, il y cueillit beaucoup de succès.

Le public le savait-il ? Jacques Dubout est un moins de vingt ans.

POUR UNE CRÉATION

Depuis une « Nuit du Cinéma » qui y fit beaucoup de bruit et depuis les « Premières Mondiales », de « Pontarral », « Goupi Main Rouge » et « Vautrin », la bonne ville d'Angoulême a pris, dans la vie du spectacle, une importance exceptionnelle.

Pour concurrencer cette renommée, M. Henri Marie qui, bien qu'industriel, fait du théâtre à ses heures, décida dernièrement que « Mon Cousin d'Argentine » qu'il venait d'écrire sur un lit d'hôpital, serait créé dans la plus petite bourgade des Charentes. Mais le fofe gras

étant la spécialité du pays, un acteur hépatique refusa de se rendre à Saint-Amand-de-Boixe, le village choisi.

Henri Marie résolut alors de faire sa création à Montignac. On attendit toute une soirée un autre artiste : celui-ci avait pris le train pour Montignac en Dordogne. Depuis cette aventure, il ne veut plus entendre parler des Montignacs, quels qu'ils soient.

Force fut donc de fixer un autre lieu. Et la troupe au grand complet, cette fois, prit le chemin de Villejoubert. On trouva là un magnifique château d'eau, mais pas le moindre estaminet. Rien à boire, rien à manger.

Devant tant de difficultés techniques, « Mon Cousin d'Argentine » verra le jour tout simplement au Théâtre municipal... d'Angoulême. Comme tout le monde.

L'ÉCRAN POUR TOUS

Les marionnettes deviennent de plus en plus à la mode. On sait que Gaston Baty, maître en mise en scène, leur consacre dorénavant son activité. Le domaine est passionnant paraît-il. On le croit sans peine.

De son côté, Robert Desarthis qui, depuis de nombreuses années, a rendu célèbre le théâtre des marionnettes du Luxembourg, achève de tourner un documentaire sur ses poupées de bois, bien connues des ha-

bitués des Jardins du Sénat. Pour studio, il a choisi celui qu'elles occupent rue d'Assas. Voici un documentaire qui ne manquera pas d'intéresser petits et grands.

POUR CE QUE RIRE...

Jean Tissier, Saturnin Fabre, Carette, Alice Tissot réunis pour la première fois dans un film. C'est prometteur. Et ce film s'appelle « Le Merle blanc ».

C'est Jacques Houssin qui le tourne actuellement aux Buttes-Chaumont. Inutile de préciser qu'il ne s'agit pas là d'un drame, encore qu'un vieux château serve de cadre à la plus grande partie de ce film.

Georges Rollin, Robert Dhéry sont aussi de la distribution. Il fallait une ingénue comique, au diapason de tout ce monde. On a choisi Michèle Gérard.

Le cinéma s'oriente décidément vers le rire. Nous en avons tous besoin.

Une bonne leçon

De tous temps, il y a eu des directeurs de théâtre jamais pressés de mettre en place ce qui doit l'être. Les temps ont pu changer : on trouve encore de ces directeurs.

L'un d'eux, qui exploite une petite salle du boulevard, fit appel récemment à un jeune comédien pour la création d'une pièce. Le comédien vint avec quelques camarades choisis par lui.

Il fut entendu qu'ils assureraient la distribution de la pièce.

On commença à répéter. On continua le lendemain. Chaque jour, les artistes demandaient quand on leur signerait leur contrat et, à chaque demande, on leur répondait que ce serait pour le lendemain.

Fatigués, le quatrième jour, ils sont partis ; et le directeur ne les a plus revus. Voilà un exemple qui devrait servir.

ECHOS

● La Société Industrielle Cinématographique dont le dernier film « Douce » fut primé par le jury du Grand Prix du Film d'Art Français, vient de commencer la réalisation d'une nouvelle et très importante production intitulée : « La grande Meute », d'après le roman de Paul Vialar. La mise en scène en sera assurée par Jean de Limur. « La Grande Meute » abordera en situations dramatiques et le noble art de la vénérie française ; sera fort à l'honneur.

Jacques Dumesnil, Aimé Clariond, Jacqueline Porel, Jean Brochard, Suzanne Dantès, Paulette Elambert, Julienne Paroli, Maurice Schutz, Jean Daste, Guy Lecombe, etc., en seront les interprètes.

● Reine Lorin donnera son dernier récital de poésie de la saison aujourd'hui, samedi 13 mai, à 19 heures, salle Chopin-Pleyel. Odette Le Dentu, harpiste, prêtera son concours.



Renée Jeanmaire et Roger Fenonjois, les merveilleux danseurs de l'Opéra qui ont obtenu un véritable triomphe au cours du récital qu'ils ont donné dernièrement à la Salle Pleyel.

Parce que Mistinguett triomphe, Jean Marais et son chien Moulouk débutent au Music-Hall

Lundi, lors de la présentation du nouveau spectacle du Théâtre de l'Etoile : « Paris-Panama », notre grande Mistinguett, devant la formidable ovation qui lui était faite, adressa quelques mots émus au public, pour le remercier. — Je voudrais tous vous embrasser, dit-elle, mais vous êtes trop nombreux. Que l'un de vous monte sur le plateau, il sera votre ambassadeur ».

C'est alors que Jean Marais, qui assistait au spectacle en compagnie de Jean Cocteau, grimpa sur la scène suivi de son chien Moulouk, et reçut de la Miss un sonore baiser.

Puis, enchaînant, toute la troupe, y compris notre moderne Tristan, reprit le refrain final. Verrons-nous un jour Jean Marais conduire une revue ?

Gine Nancy

revient à ses premières amours

peler celle de Damia et d'Yvonne George. Après « L'Aiglon », elle chante actuellement au « Champo ». On ne conteste même plus, après trois ou quatre chansons, la beauté de cette voix chaude, presque masculine, qui traverse tous les registres avec une aisance et un naturel, une tenue, une suite que rien n'altère. Gine Nancy atteint sa plénitude dans l'expression de la mélancolie, de l'invocation, du mystère. Dans « L'Éillet Rouge » ou « Mon Amant de Saint-Jean », sa voix aux accents rauques et fragiles a parfois des résonances, des vibrations de violoncelle. Elle semble éveiller l'écho des plaintes sans fin que les hommes élèvent quand la nature partage leur sentiment. Amour, inquiétude, désir, illusion, jalousie, regret, solitude, extase, ont été tour à tour chantés par Gine Nancy, interprète de la chanson d'amour, dernier refuge des cœurs simples et des âmes sensibles.

« Une chanson, nous dit-elle, cela signifie tant de choses : c'est un genre aussi varié que l'âme humaine, puisqu'elle en décrit les multiples sentiments. C'est un couplet, c'est une romance, c'est une mélodie, parfois une petite comédie, c'est un irrésistible élan de reconnaissance, de tendresse ou de mélancolie, c'est surtout un genre essentiellement français... »

Cette belle artiste a bien compris l'émouvante et simple poésie de la chanson. Son talent, très sincère, est dépouillé de tout artifice et de toute littérature. Mais elle aime les poètes, les donneurs de rêves, les créateurs d'images, qui collaborent à sa féerie intérieure. J. L.



Photos Lido.

LA créatrice de « Johnny Palmer », dont la voix grave est étrangement émouvante, avait quitté Paris depuis cinq ans pour jouer à la jardinière dans un petit coin de Bretagne, au milieu d'une île, bercée par le grand vent. Là, elle apprit des chansons mâtes et vigoureuses, cueillies à pleines gerbes au jardin de la mer fleurie, chansons tour à tour mélancoliques et violentes comme le vol nonchalant des mouettes qui se posent au sommet de la vague, et brusquement galopent et piquent du nez contre la falaise.

Mais quand on a chanté pendant des années, à l'Empire, au Bosphore, au Bœuf-sur-le-Toit, on finit par avoir la nostalgie de Paris. Et Gine Nancy, délaissant son île, est rentrée pour continuer une carrière qui n'est pas sans rap-

Les disques DU JOUR

L'ETOILE. — Cette œuvre charmante d'Emmanuel Chabrier, représentée pour la première fois, en 1877, aux Bouffes-Parisiens, est entrée au répertoire de l'Opéra-Comique au printemps de 1941. Le succès qu'elle y a obtenu fait prévoir une reprise très prochaine.

C'est donc tout d'abord un attrait d'actualité que présente la sélection, réalisée en cinq disques (1), des principales pages de « L'Etoile », avec les interprètes, les chœurs et l'orchestre de l'Opéra-Comique, sous la direction de Roger Désormière.

Pour compléter cette remarquable suite d'enregistrements, présentée en un élégant album, les éditeurs viennent d'y joindre une plaquette d'art d'un goût délicat, illustrée en couleurs par Dignimont, auteur des décors et des costumes de la pièce, et renfermant, avec deux excellentes notices de Charles Vildrac et Henry-Jacques, des documents photographiques d'un vif intérêt sur l'œuvre et le compositeur, sur la présentation primitive de « L'Etoile » et sa présentation actuelle, évoquant l'atmosphère où naquit cette fantaisie originale, première partition importante du musicien d'« Espana » et de « Gwendoline ». La réussite parfaite de cette précieuse brochure, dans les conditions actuelles, est une sorte de miracle technique dont le mérite ne saurait être méconnu.

Les « numéros » de la partition ont été mis en disques dans un ordre qui ne suit pas exactement l'intrigue assez simple développée par le livret ; mais la notice analytique permettra aux lecteurs de la plaquette de rendre à chacun des

morceaux chantés sa place exacte dans l'ensemble et sa valeur particulière. Ceux qui ont vu la pièce sur la scène en retrouveront avec plaisir les épisodes dans tout l'éclat d'une interprétation réunissant les noms de Fonély Révoil, Lucie Thélin, Jeanne Mattio, René Hérent, Balbon, Bonneval, Derroja, etc. Ceux qui ne l'ont pas vue goûteront en détail l'humour cocasse de pages telles que la « Chanson des employés de commerce », les « Couplets du Pal », le « Duo de la Chartreuse verte », la délicate écriture mélodique de la « Romance de l'Etoile », la fantaisie déliée du « Rondeau du Colporteur », du « Quatuor des Baisers » ou de la scène de « L'éternement ».

Au demeurant, l'histoire se résume en peu de mots. Le roi Ouf 1^{er} renonce à faire empaler le jeune colporteur Lazuli, dont l'étoile influence de telle façon l'étoile royale que la mort du colporteur entraînerait la mort du roi dans les vingt-quatre heures, et Lazuli profite de la situation pour obtenir la main de la princesse Laoula que le roi lui-même devait épouser. Sur les planches des Bouffes, avec le gros Daubray et Paola Marié, qui jouait les travestis avec une adresse demeurée légendaire, la gaité capricieuse de « L'Etoile » éveillait les échos des bouffonneries débridées d'Offenbach et d'Hervé, au moment même où l'opérette semblait d'autre part s'assagir, pour évoluer, de Lecoq à Messager, vers l'Opéra-Comique. « Les Cloches de Corneville », aux Folies-Dramatiques, sont de la même année ; « Le Petit Duc » allait voir le jour l'année suivante... Chabrier, avec « L'Etoile », continuait la grande tradition de l'opérette-bouffe avec des qualités personnelles et annonçait Claude Terrasse qui, comme lui, mais trente ans avant lui, avec « Le Mariage de Léon », en 1910, devait faire triompher la musique amusante sur la scène officielle de notre second théâtre lyrique.

Gustave FREJAVILLE.

(1) Pathé P.D. 21 à P.D. 25.

Courrier de Vedettes

Biborel. — Oui, je connais très bien Charles Trenet et je l'aime beaucoup. Malheureusement, la place me manque pour vous dire tout ce que je sais sur lui. Cependant, si vous avez suivi d'une façon assidue ce courrier, vous avez pu lire dans les numéros de l'année dernière plusieurs réponses concernant le joyeux fou chantant.

Nicou. — Je me permets de ne pas partager votre grande admiration pour Réda Caire. J'espère que vous ne m'en tiendrez pas trop rigueur.

Paulette. — Les caractéristiques que vous me donnez de votre personne m'ont permis d'imaginer votre visage. Je crois qu'il doit être plutôt séduisant. Et moi, aussi, je vous trouve donc très sympathique. Bien sûr, écrivez-moi de temps en temps un petit mot, je serai toujours ravi de recevoir de vos nouvelles.

Jolyse. — Je ne vois pas pourquoi vous ne pourriez pas commencer à « faire du cinéma » à 21 ans. Il n'y a pas d'âge pour être artiste, et un de nos célèbres dramaturges disait récemment qu'un bon acteur devait connaître le succès simplement vers la cinquantaine. Je ne suis pas tellement de son avis, mais je vous le cite parce que cela tend à démontrer qu'en effet, il n'y a pas d'âge déterminé pour aborder les feux des studios.

Margaret. — Il est, en effet, très exact que la jeune artiste Adrienne Alain doit débiter prochainement au cinéma, mais le titre du film n'est pas définitivement choisi. Dès que je le saurai, je vous en parlerai.

Jacques. — J'ai transmis à Monique Powel tous vos compliments, elle se fera un plaisir de vous envoyer sa photo dédiée. Et dès qu'elle fera sa rentrée sur une scène parisienne, elle sera heureuse de vous recevoir dans sa loge.

BEL AMI.

Les petites du quai aux fleurs

... SONT DE NOUVELLES VENUES A L'ÉCRAN



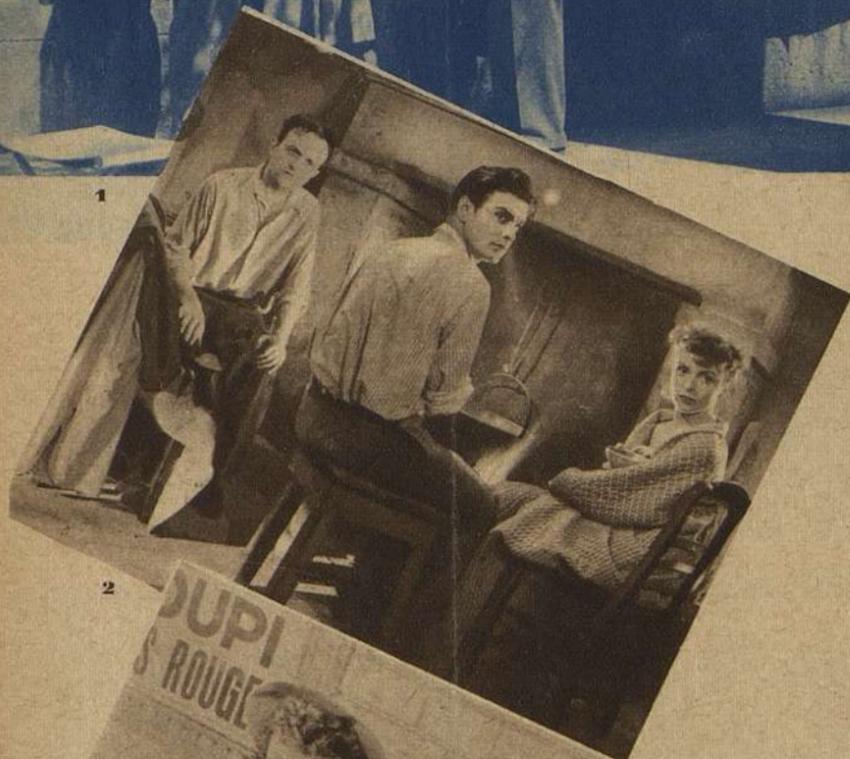
DEPUIS longtemps Marc Allégret voulait réaliser un film d'une éblouissante jeunesse, un film révélateur de talents nouveaux, une œuvre auréolée de grâce juvénile et d'exquise sensibilité...

Malgré ses excellentes dispositions pour montrer sur l'écran une jeunesse ardente qui s'éveillerait à la vie et à l'amour, le sympathique metteur en scène faillit presque renoncer à satisfaire ses heureux désirs. En effet, les sujets souhaités étaient bien rares et si Marc Allégret a pu en lire quelques-uns, ils étaient malheureusement au-dessous de la moyenne.

Un jour cependant, le réalisateur de « Parade en 7 nuits » rencontra Marcel Achard et Jean Aurenche.

Marcel Achard et Jean Aurenche décidèrent d'écrire le scénario dans l'esprit souhaité. Et, peu de temps après, Achard et Aurenche se retrouvaient devant Allégret, chez lui, dans son magnifique appartement de la rue Lord Byron, au septième étage, où il domine tout Paris de sa terrasse. C'est là exactement que furent conçus les personnages du film « Les Petites du Quai aux Fleurs » que nous allons voir prochainement sur un écran parisien. C'est là aussi que furent choisis les artistes. On sait que Marc Allégret a toujours aimé favoriser les jeunes, qu'il s'efforce à trouver de nouveaux visages, à trouver, en quelque sorte, de nouvelles vedettes douées des principales qualités dramatiques. C'est pourquoi il se mit à la recherche de deux inconnues à qui il pouvait offrir une chance. Et nous serons sans doute tous d'accord pour dire qu'il a eu la main heureuse pour choisir Simone Sylvestre, Danielle Delorme, Colette Richard, Gérard Philippe et Jacques Dynam quand nous les verrons sur l'écran. Quant au reste de l'interprétation, les noms d'Odette Joyeux, André Lefaur, Bernard Blier, Aimos et Louis Jourdan suffisent à eux-mêmes pour dire tout le bien que nous en pensons.

J. C.



Photos Lido.



1. Marc Allégret a tourné dans le Midi « Les Petites du Quai aux Fleurs », reconstituant le quai parisien

2. Bernard Blier, Louis Jourdan et Odette Joyeux sont les principaux interprètes de ce nouveau film si jeune.

3. Marcel Achard et Jean Aurenche ont imaginé un bien agréable scénario pour Bernard Blier et Odette Joyeux.

4. Et voici de nouvelles venues à l'écran. De g. à dr.: Simone Sylvestre, Danielle Delorme et Colette Richard.



1. Jean Marais ne quitte jamais son bâton pour indiquer sa mise en scène.

JEAN MARAIS

METTEUR EN SCÈNE, DÉCORATEUR ET INTERPRÈTE



Le théâtre Edouard-VII affichera bientôt « Andromaque ».

La célèbre tragédie de Jean Racine y sera présentée dans des décors et des costumes nouveaux et sa mise en scène, d'une conception absolument inédite, sera l'œuvre de Jean Marais.

Nous avons demandé au jeune comédien de quelle façon et à la suite de quelles circonstances il s'était consacré à cette mise en scène. Voici la réponse qu'il nous adresse :

2. Il « place » avec exactitude la tête de Cressoy, qui sera Pylade.

3. Le voici expliquant une attitude à Alain Cuny qui interprète Pyrrhus.

4. Michèle Alfa, qui jouera Hermione, répète avec Pyrrhus et Oreste.

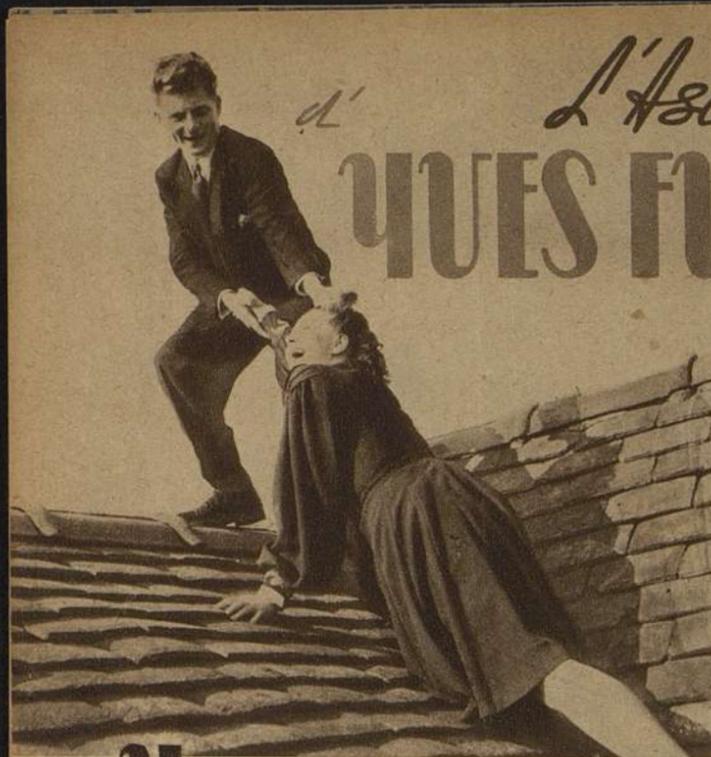
Photos Lido.

DES comédiens souvent pris par le cinéma ont décidé de payer leur tribut au théâtre. C'est le point de départ de cette entreprise. Depuis longtemps je souhaitais monter « Andromaque » et imaginer le décor, les costumes, la mise en scène et jouer le rôle d'Oreste. J'ai trouvé une aide précieuse à l'Union des Jeunes Comédiens de France, qui voulait de son côté monter ce spectacle et qui a renoncé généreusement à son projet en apprenant que toutes les maquettes étaient peintes. Annie Ducaux, Michèle Alfa, Alain Cuny ont partagé mon enthousiasme et n'ont pas craint d'envisager un travail très difficile dans l'époque où nous sommes, travail qui les faisait renoncer, comme moi-même, à des engagements de films importants.

C'est au Théâtre Edouard VII que nous présenterons « Andromaque » et que nous cherchons chaque jour à rendre notre spectacle digne de la curiosité qu'il suscite. C'est la Maison Paquin qui exécute nos costumes. Pour moi, si j'ose employer un mot prétentieux, la mise en scène d'une tragédie ne saurait être que chorégraphique. C'est-à-dire que sur une base aussi précise que la danse, l'acteur doit s'employer à sortir de lui ce naturel et ce feu qui rendent aux situations les angles vifs atténués par l'habitude. Racine est un homme de théâtre de génie. C'est avant tout l'homme de théâtre qu'il est que nous aimerions servir. Le poète n'a pas besoin de nous et se montre lui-même.

Jean Marais





d' L'Ascension YVES FURET

Yves Furet, qui fut un guide dans « Premier de Cordée », a le goût des ascensions. Il entraîne Lilo avec lui.

Photos Lido.

YVES FURET est monté très vite dans le ciel des vedettes. Il y a deux ans seulement qu'il faisait ses débuts à la Comédie-Française. Deux années bien remplies.

Pas assez à son gré car ce jeune comédien n'aime rien tant que d'être sur la scène et il avoue que les seules restrictions qui l'effraient vraiment sont celles sur les théâtres.

S'il a un emploi dévolu aux Français, celui des valets de comédie qu'il interprète avec autant d'esprit que de verve, au cinéma, par contre, il touche un peu à tous les genres. Il a fait cinq films jusqu'ici. Ses préférés sont : « L'Ange de la Nuit » et « Premier de cordée » où il tient le rôle d'un jeune guide qui se sacrifie pour son compagnon. Louis Daquin l'enthousiasma par sa façon de travailler. Il rêve maintenant de film de plein air et de vraie nature.

La radio l'intéresse également. Actuellement, au cours de l'émission « La Bretagne radiophonique », il chante et dit des poèmes. Cela lui plaît d'autant plus qu'il est un authentique Breton, né à Lorient.

Yves Furet est jeune, blond, sympathique, optimiste et souriant.

Au studio, une figurante s'écria, toute rose d'émotion :

— Oh ! je n'aurais jamais cru qu'il était de la Comédie-Française !

Et c'était, de sa part, un compliment. Sans doute, parce qu'il a lutté, parce qu'il a connu des mauvais jours et qu'il s'est fait lui-même, il garde envers les autres acteurs une attitude de franche camaraderie.

C'est pourquoi on le vit l'autre jour entraîner Lilo sur le toit du restaurant où tous deux venaient de manger.

Quand on a joué « Premier de cordée », c'est une bien petite ascension que celle d'un toit parisien.

Lilo a du cran. Si elle décide de faire une chose, elle la fait toujours. A douze ans elle était danseuse au Châtelet. Entrée à l'A.B.C. comme ballerine, elle devint « annonciatrice » — ou faut-il dire speakerine ? — Pendant des années elle présenta les autres. Elle le fit avec tant de brio, qu'elle n'eut plus rien à apprendre. Ayant atteint son plafond, elle décida de faire autre chose. En ce moment, elle est la partenaire de Roger Duchesne dans trois sketches, l'un de comédie pure, les deux autres, fantaisistes. Ça marche très bien. Aussi prépare-t-elle un tour de chant.



A cheval sur un toit, lorsque c'est à Paris, qu'on est bien pour chanter une chanson jeune et pleine d'entrain !
« Du haut du Moulin de la Galette, nous contemplons quarante siècles », déclame Yves Furet, de chez Molière.



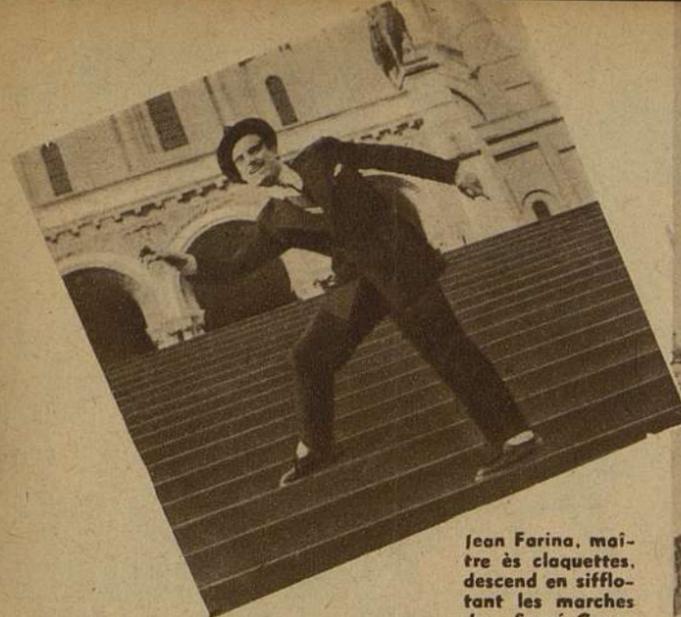
Photo Lido.

JANE CHACUN cherche une guinguette

LES chanteuses réalistes sont rarement réalistes. C'est pourquoi ce qu'elles disent étonne parfois. Jane Chacun est terriblement sincère et le public qui l'applaudit le sent bien. Elle a derrière elle un passé triste qui lui sert aujourd'hui à exprimer un cœur tendre et douloureux. Sa mère mourut à la peine d'élever six gosses qu'elle voulait heureux. Lorsqu'elle reconnut la vocation de sa fille, elle en eut une grande joie. « Quand je pense qu'un jour tu pourrais être sur la scène de l'Européen », dit-elle avec enthousiasme. A l'Européen, Jane Chacun connaît maintenant un beau succès. Avant, il y eut les petites boîtes, les bals musettes. Sa sœur aînée l'accompagnait et lui soufflait ses textes que le trac lui faisait oublier. Jane Chacun a un rêve : posséder une guinguette au bord de l'eau avec des rosiers grimpants et un piano mécanique.

Les Sœurs ETIENNE

Inséparables, les sœurs Etienne apparaissent en même temps en haut de l'échelle sur la plate-forme du Moulin.



Jean Farina, maître à claquettes, descend en sifflant les marches du Sacré-Cœur.



Il descendra encore les 182 marches au rythme de ses claquettes sur un air classique.

JEAN FARINA maître es-claquettes

NAIT-ON poète ? Nait-on mathématicien ? Nait-on acteur ? La chose est fort possible ! Jean Farina, lui, est né darsueur de claquettes.

Ses parents étaient hôteliers en Provence. On le rencontrait dans toutes les pièces et sur toutes les marches des escaliers, toujours dansant et tap-tapant. Et les clients n'étaient pas loin de croire qu'il avait plusieurs frères jumeaux. Jean Farina fit des débuts triomphants à Marseille. Il n'eut plus qu'une idée : conquérir Paris. Il est jeune, dynamique, sportif. Il a du talent. Cela suffit aussi bien pour faire la conquête d'une capitale que celle des femmes.

Ne dirait-on pas une statue moderne, et même swing, sur son socle de marbre ?

Photos Lido.

LES sœurs Etienne. Deux voix pures qui montent vers le ciel en s'enlaçant étroitement comme le font les tiges fines des lisérons. Deux voix jeunes que la radio a révélées et que l'on préfère déjà aux fades et langoureux chevrottements de nos chanteuses dites « de charme ». Les sœurs Etienne. Deux jeunes filles simples et timides qui semblent ignorer qu'elles ont du talent. Deux jeunes filles dont le papa, M. Etienne, a formé la voix et qui travaillent sans relâche. Leurs noms ? Louise et Odette. Elles ont 34 ans à elles deux.

« Vedettes » les a rencontrées alors qu'elles montaient à l'assaut du Moulin de la Galette. Accoudées à la balustrade, elles restèrent longtemps à contempler les toits, les flèches et les dômes de ce « Voltairien Paris, au vieux foulard de scène » dont parle Paul Fort.

Guy BRETON.

Le temps est clair. La vue sur Paris doit être magnifique. Louise aide sa sœur Odette à sortir de la trappe.

A peine dehors les deux sœurs, heureuses de voir Paris, esquissent un pas de danse et chantent, cheveux au vent.

La nuit vient. Elles rêvent penchées sur Paris dont les milliers de fenêtres s'embrasent dans un coucher de soleil.



Les Petits Chanteurs à la Croix de Bois expriment pleinement leur foi par un chant délicieusement angélique.



Du lutrin

Il y a quarante enfants dont les voix pures et angéliques sont gravées en nos cœurs. Voués à la musique, les Petits Chanteurs à la Croix de Bois ont porté à travers le monde un peu de notre pays. Des tournées triomphales les menèrent au Canada, en Amérique, en Hollande, en Allemagne, en Italie, en Grèce, en Palestine, en Amérique du Sud, à la Martinique. Et lorsqu'ils revinrent de Fort-de-France où les honneurs leur furent rendus, le Maréchal, au cours d'une entrevue qui dura plus d'une heure, leur dit :

— Mes enfants, vous êtes la première propagande de la France en pays étranger ».

La Manécanterie, dirigée par l'abbé Maillet, est installée rue Eugène-Flachat. Les Petits Chanteurs y vivent complètement, partageant leur temps entre leurs études et la musique.

Levés à 8 heures, ils sont en classe à 9. L'après-midi, classe et nouvelle répétition. Viennent le dîner, la récréation où l'on monte des saynètes et, à 10 heures, coucher général.

Les enfants viennent surtout de Belleville où la Manécanterie était primitivement installée. Ils sont, en général, d'un milieu social moyen.

— On nous en envoie de partout, m'explique l'abbé Maillet, nous en avons beaucoup qui nous sont confiés par la Maison du Prisonnier et dont les papas sont captifs. Tout de suite, je leur fais passer un petit examen de chant. Oh ! ce n'est pas de la grande musique qu'ils interprètent, ce qu'ils chantent va de « Au clair de la Lune » à la « Valse à Dédé de Montmartre ». Mais cela suffit pour juger de la qualité de leur voix.

« Ils sont nourris, logés, possèdent un peu d'argent de poche et préparent tous leur certificat d'études. Ils ne paient rien, mais ne sont pas rétribués non plus. Ils restent jusqu'à 15 ans chez nous, jusqu'à ce que leurs voix muent, sauf André Barbara, le doyen de nos Petits Chanteurs, qui a plus de trente ans et qui est resté à la Manécanterie comme répétiteur.

« Ce sont de bons petits enfants, joueurs, gais, nullement grisés par leur succès. On les traite par la confiance. Leur devise est : « Toujours prêts à chanter et à sourire ». Et voici que les Petits Chanteurs viennent d'être engagés pour un film. « La cage aux Rossignols ». Non pour chanter simplement, mais pour jouer. Ils en sont ravis.

L'abbé Maillet nous confie : — Après lecture du scénario de Noël-Noël et René Weelher, j'ai accepté tout de suite. C'est une expérience intéressante à tenter. Je ne veux pas faire d'eux des acteurs, mais, si l'enfant est naturel, il peut jouer. Ce film défend une thèse qui m'est chère, à savoir que la bonté et la musique viennent à bout de l'enfant le plus difficile.

Dans « La Cage aux Rossignols », les Petits Chanteurs deviennent des enfants difficiles : orphelins, vagabonds, délinquants, placés dans une école pour être rééduqués. Le directeur incarne la statue du devoir : « La trique. Ces gosses ne méritent que ça », déclare-t-il à son nouveau surveillant Noël-Noël.

Le « pion » précède à failli avoir le crâne ouvert par un pavé. Noël-Noël a le troc malgré lui, mais son cœur s'ouvre à la tendresse lorsqu'il se trouve en face de ces petits répréhensibles. Ils ont, au fond des yeux, une flamme sournoise vite chassée par la douceur d'un geste ou la fraîcheur d'un sourire clair. Il est accueilli par un chant moqueur :

« As-tu vu le nouveau pion
« Pion, pion, pion,
« Ne l'crois-tu pas dans la mélasse ?
« Pion, pion, pion,
« Il a de drôles de godasses
« Aux arpiens ».

Noël-Noël s'indigne : « Mais vous chantez faux... Si vous aimez chanter, je vous apprendrai ». C'est ainsi qu'il crée une chorale des plus curieuses. Le soir, dans la chambrée, il fait travailler les enfants. Ceux-ci ont le sens de la musique et semblent l'aimer. Chacun chante ses défauts dans le couplet qui lui est propre, à la grande joie de ses camarades. Ainsi, le « randoillard » explique :

« Comm' les autres n'en veulent point
« Quand on fait la cuisine
« Je mange toute la terrine,
« Je finis les plats des voisins,
« Et puis après... j'ai encore faim ».

Se critiquant l'un l'autre, se moquant d'eux-mêmes, laissant peu à peu parler leur cœur, sur l'aile de la musique, ils deviennent, petit à petit, de futurs hommes...

Michèle NICOLAÏ.

Micheline Francey fait répéter leurs rôles aux jeunes chantres. « Vous êtes trop sages », se plaint-elle.



Ils jouent actuellement dans « La cage aux Rossignols », où ils sont des enfants dévoyés que Noël-Noël, réussira à rééduquer.



L'abbé Maillet, directeur de la Manécanterie, est venu sur le plateau. Il ne reconnaît plus ses sages élèves.

Devant le décor de la maison de correction, deux des jeunes acteurs sont partis à la découverte des coulisses.

À L'ECRAN

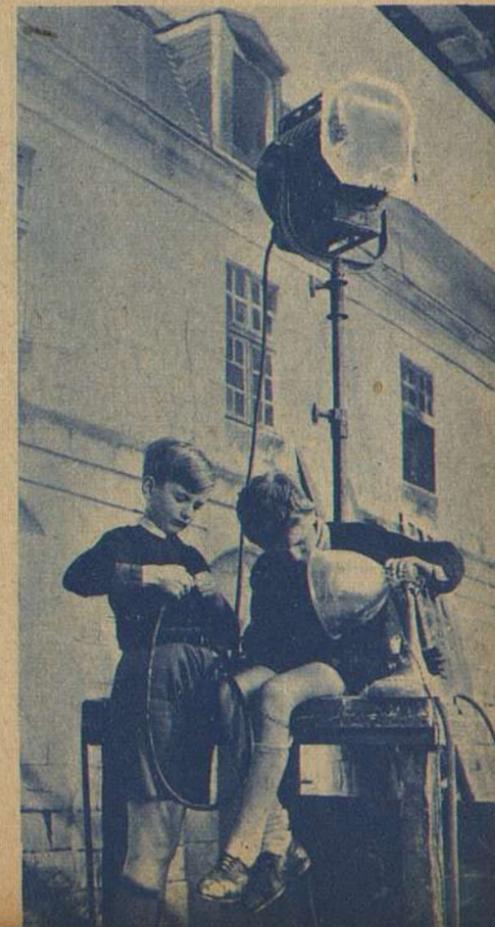
Un des élèves a caricaturé le « dirlo ». Noël-Noël, le caricaturant lui-même, l'a puni. Et maintenant, au travail.



Photos LIDO.

La coutume veut que les élèves frondeurs entrant en classe serrent la main au squelette qui est suspendu au plafond.

On fait la pause. Dans les coulisses, deux des Petits Chanteurs s'initient au mystère des appareils sonores.



L'ACTUALITÉ DU THÉÂTRE

A L'OPÉRA

« L'ÉTRANGER »

S'appuyant sur une vérité d'accents et de sentiments qui est de tous les temps, et qui domine toutes les passions, « L'Étranger », de Vincent d'Indy, revient nous donner le bel enseignement qu'a voulu son auteur, celui de la grandeur d'âme à laquelle peut atteindre un être humain lorsque se confondent en lui l'idée d'amour et celle de la pitié.

Haussant dès le début son symbole jusqu'au monde secret du rêve, le musicien, qui est son propre librettiste, prête la force attirante d'une émotion très pure à son Étranger, l'homme venu d'on ne sait où, par l'Océan, jusqu'à un humble village de pêcheurs, y gardant le mystère de son origine, y pratiquant le pardon des injures, mais y trouvant la récompense de son cœur élevé dans l'attachement confus puis éperdu d'une courageuse jeune fille pour qui l'amour a l'attrait d'une vertu.

Une éloquence musicale sans défauts donne sa puissance expressive au drame. Il y a de l'unité dans cet ouvrage où, cependant, la variété de thèmes ne manque pas. La trame symphonique marque le plein épanouissement de la personnalité de Vincent d'Indy qui touchait alors — il y a de cela quarante ans — à son maximum.

Le rôle de Vitis est particulièrement difficile : Mlle Marisa Ferrer traduit sans défaillance les forces intérieures qui mènent la jeune fille jusqu'à l'héroïsme.

M. Pierre Nogaro donne à l'Étranger toute la profondeur de sentiments qui convient.

M. Ruhlmann étant au pupitre, orchestre et chœurs, dans l'ensemble final, nous laissent sous une saisissante impression de pathétique et de délicate.

★

Un ballet de Serge Lifar et André Jolivet accompagne d'« Étranger ». Il décèle une observation aigüe et une charmante ironie chez le chorégraphe et confirme ce que nous savions déjà de la distinction du compositeur épris de recherches. Mais la danse, ici, n'est pas de notre fait.

★

M. Beckhman, Noré, Mlle Dosia prétaient leur concours à la récente commémoration du centenaire d'Anatole France, organisé par la Loterie Nationale. Ils interprétèrent deux tableaux de « Thais » et grâce à leur talent éprouvé la Gaîté-Lyrique fut, un instant, un petit Opéra ; on entendit même la fameuse méditation religieuse du deuxième acte, confiée à l'archet émouvant de M. Bellanger. N'est-ce pas l'occasion de rappeler qu'Anatole France, au lendemain de la première de « Thais » avait adressé à Massenet un message assez bref mais désirant de joie ?

E. SAINT-PIERRE.

AU THÉÂTRE DAUNOU

« MONSIEUR »

Cette nouvelle pièce de Michel Dulud est une sorte d'opérette sans couplet. Voilà une délicieuse comédie, faite de riens, de notations adroites et indiquées sans insistance, de trouvailles, de mots tendres et railleurs, amers et gais. Les personnages, nous les connaissons, ils ont traîné dans maints vaudevilles et dans presque toutes les opérettes viennoises. Voici le jeune et séduisant prince héritier d'un petit État imaginaire, qui ressemble comme un frère au Danilo de « La Veuve Joyeuse » ; le policier maladroit et froussard chargé de veiller sur son Altesse ; la jeune fille candide et passionnée qui préfère le bel amour à une couronne royale ; sa mère, qui veut la marier, son père, directeur d'un Palace ; et tous les oisifs d'une petite plage de la Côte d'Azur demimondaine, mari trop heureux au jeu, jeune noceur qui se fait passer pour son Altesse et obtient par ce mensonge à la fois les plus belles femmes du casino, des crédits pour payer des dettes, et l'obséquiosité des valets.

Il faut beaucoup de talent pour nous amuser encore avec ces fantoches sortis de l'armoire aux mites. Ces trois actes ne sont faits que d'apparences et de sourires, de

joueurs en surface, qui se voudraient profondes. La fraîcheur, ici, est telle, le dédain de toute vraisemblance dramatique si marquée, que les défauts peuvent paraître qualités. Toute la pièce repose sur un quiproquo : le Prince demande au jeune noceur déçavé de se faire passer pour lui. Comme cela, il sera sûr d'être aimé pour lui-même par la jeune fille pure, dont la voix déjà est une musique.

Parlons d'elle tout de suite, car elle fut l'enchantement de cette soirée. Nous avions admiré sa grâce et son talent à l'écran. Nous savions que Gisèle Pascal était, depuis l'armistice, une des grandes vedettes de la zone sud. Pourquoi a-t-elle tant tardé à se faire applaudir à Paris ? C'est une artiste à peu près complète : elle possède un charme si réel qu'elle sut éviter le côté conventionnel de son rôle d'ingénue de répertoire. Sans accompagnement, elle chanta devant son balcon une mélodie provençale, qui évoque ces nuits plus douces que les jours, où tout vous parle d'amour. Cette brune enfant du Midi a été, à Paris, une véritable révélation.

Pour acquiescer ce naturel absolu, certains artistes se donnent en vain beaucoup de mal. Avec une souriante désinvolture, Jean Paqui forme, avec Gisèle Pascal, un des couples les plus séduisants du théâtre léger. Il possède la grâce élégante, et l'aisance racée que l'on prête facilement aux Altesses d'opérette. Mais pourquoi s'est-il cru obligé de prendre l'accent belge ? Maxime Fabert possède une nature comique irrésistible. Toutes ses expressions plongent le spectateur dans un abîme de joie. Lui-même est un autre comédien tout aussi réjouissant. Paul Barré est le faux prince qui a pu méditer sur la vanité des vanités. Car le conte bleu se termine par une révolution et l'abdication de « Monseigneur » qui, décidément, préfère l'amour au pouvoir et à l'ambition. Tout cela n'est stroment pas très neuf, mais c'est naïf, gentil, alerte. Et l'art subtil de ce dialogue possède une séduction à laquelle il est difficile de résister. La sensibilité très minuscule du troisième acte ne parvient même pas à alourdir cette pochade. Il est vrai qu'elle est défendue par de jeunes interprètes qui ont contribué avec autant de délicatesse que de fraîcheur à mettre en valeur le texte qui leur était confié.

AU THÉÂTRE LA BRUYÈRE

« DON JUAN »

La première des grandes pièces en cinq actes écrites en prose par Molière a déjà tenté presque toutes les compagnies de jeunes comédiens. Mais on se demande pourquoi présenter avec des moyens limités, et sans la moindre originalité, une œuvre classique qui est le plus souvent très bien jouée, et avec le style nécessaire, à la Comédie-Française.

Jean Vilar et sa « Compagnie des 7 » sont infiniment sympathiques. Ils nous ont donné, cette saison, au Théâtre de Poche, puis au Vieux Colombier, une réalisation remarquable d'une œuvre brumeuse de Strindberg. Mais, cette fois, il faut le leur dire avec la franchise qu'ils méritent : ils font fausse route. Le « Don Juan » de Molière, qui se joue de Dieu et des hommes, et invite à dîner la statue du Commandeur qu'il a tué jadis, n'a aucun rapport avec le personnage sans lyrisme, ce gentilhomme aux yeux tristes, à la diction pâteuse, aux gestes gauches, que nous a donné Jean Vilar. L'éblouissante tirade du cinquième acte sur l'hypocrisie semble avoir été éteinte par un mouchoir de chandelles.

N'ayant pas trouvé de programme, le soir de la générale, il m'est bien difficile de vous parler du reste de la distribution. Un Sganarelle, défenseur de la morale et de la religion, m'a semblé excellent, avec une voix claironnante, grasse, claire, et un sens du mouvement et de l'effet comique. Jeandeline, en Elvire outragée, veut jouer si simplement qu'elle ne joue plus du tout. Comme Jean Vilar, et comme beaucoup de comédiens trop intelligents, elle explique continuellement son rôle au lieu de l'incarner.

Jean LAURENT.

Sur L'ÉCRAN

LE CARREFOUR DES ENFANTS PERDUS

Voilà une œuvre violente, forte, irritante parfois à force de vouloir « coller à la vie », ce qui est le plus sûr moyen de s'en éloigner, mais qui ne nous laisse jamais indifférents et nous secoue vigoureusement.

Le scénario original est de Stéphane Pizella, l'adaptation de MM. Maurice Bessy et Jean-Georges Aurio, et les dialogues de André-Paul Antoine. Voilà bien du monde ! pensez-vous. Sans doute, mais c'est du monde bien... Et l'histoire du « Carrefour des Enfants Perdus » garde une unité, un « fondu » qui font de ce film de Léo Joannon une réussite.

C'est une œuvre contre les bagnes d'enfants. L'entreprise mérite, à tous égards, d'être défendue. La thèse soutenue par les auteurs est celle-ci : c'est en accordant la plus entière confiance et la plus grande liberté aux enfants dévoyés qu'on leur rendra la dignité sociale et non en leur imposant des contraintes et des régimes de répression violente. Pour faire la démonstration de leur théorie, les signataires de ce film ont imaginé qu'un jeune garçon laissé pour compte par l'armée en 1940, fondu, avec des appuis officiels, un centre de rééducation de la jeunesse. Après bien des vicissitudes, le chef de cette Maison parvient à faire la preuve que sa méthode est efficace.

Il faut féliciter en bloc les quatre collaborateurs « de création » cités plus haut. Pour la mise en scène, Léo Joannon ne mérite que des compliments : son film est vivant, animé, rempli de gags bien venus. En tête de la distribution, nous trouvons René Dary, un solide et sympathique meneur d'hommes ; c'est l'un de ses meilleurs rôles. A.-M. Julien, dans le personnage du moniteur Malory, un garçon qui a la tête près du bonnet, fait merveille ; Serge Reggiani, le « dur » de la bande, montre ses magnifiques dons de comédien de composition ; Raymond Bussiès est un parfait gangster du marché noir. Enfin un gosse au doux visage et qui pourrait être demain, si on le voulait, notre Kid, est tout à fait remarquable. Il s'appelle Robert Demorget.

LA COLLECTION MENARD

Une petite Indochinoise, élevée dans son pays par des sœurs françaises, décide, à sa majorité, de venir à Paris et de rechercher son père qui s'appelait, paraît-il, Paul Ménard.

Or, les Paul Ménard sont, dans l'annuaire du téléphone, presque aussi nombreux que les Durand ou les Dupont. Qu'à cela ne tienne : la jeune abandonnée fera le tour de tous les Ménard de la capitale !

Elle rencontre ainsi, on le devine, les échantillons les plus variés de l'espèce humaine... Il est à remarquer, du reste, que la plupart des Ménard présentés dans le scénario sont des hurluberlus ou des fous. Pour finir, Renée Ménard ne retrouvera point son père, mais l'homme qui l'avait remise, à six mois, chez les sœurs de la Mission, qui lui apprend qu'elle est de pur sang indochinoise. La jeune fille rentrera dans son pays où elle invoquera le Dieu des rizières.

Ce scénario, assez faible, de M. Jacques Viot, est mis en scène par M. Bernard Roland, sans la moindre originalité, ni tempérament personnel. Mlle Foun Sen joue avec beaucoup de gentillesse le rôle de la jeune Indochinoise « qui cherche son papa », tel Fortugé dans sa chanson célèbre. De bons comédiens prêtent aussi leur talent à cette pauvre histoire : Lucien Baroux, Larquey, Jean Tissier, Suzy Prim, Marguerite Moréno, Jean Périer, Delmont, Brochard, Suzanne Dehelly, Marguerite Deval, etc. Le sketch joué par Larquey, aliéniste plus fou que ses aliénés, c'est, si l'on ose dire, un « coup » que l'on nous a déjà fait trop souvent... Jean-Louis ROY.



Toute l'histoire de ce film se déroule en 24 h. Les scènes les plus dramatiques se jouent au cours de la nuit. On reconnaît ici Carette et Gaby Morlay.



Robert Dhéry, ce charmant comédien que nous avons souvent remarqué, obtient enfin au cinéma la place qu'il mérite, auprès de Jacqueline Bouvier.



C'est Gaby Morlay qui mène le jeu, mais ses partenaires lui donnent admirablement la réplique, entre autres Jacques Dumesnil et Catherine Fontenay

Allo! GABY MORLAY? ici SERVICE DE NUIT

TOUTE l'histoire de ce nouveau film se déroule en l'espace d'une seule nuit... une nuit qui aurait pu être comme les autres, mais qui, hélas, ne le sera pas. Cependant, personne — ou presque — ne connaît les malheurs qui ont failli s'abattre cette nuit-là sur Corbeiz « la plus petite station climatique des Alpes », grâce à l'intelligence et au sang-froid d'une jeune femme : Suzanne, la standardiste de nuit du bureau des P.T.T., créature discrète, secrète et parfaite.

Il s'agit donc d'un scénario très original adapté d'une main très heureuse par notre ami Nino Frank et réalisé par Jean Faurez, avec Gaby Morlay, Jacqueline Bouvier, Gabrielle Fontan, Mona Dol, Jacques Dumesnil, Julien Carette, Lucien Gallas, Louis Seigner et Robert Dhéry parmi les interprètes principaux.

Ce film n'est évidemment pas comme les autres. Le sujet est original, le rythme endiablé et l'intrigue dramatique se mêle à des scènes d'une irrésistible drôlerie. Mais, avant tout, « Service de Nuit » permet à Gaby Morlay de faire une nouvelle et étonnante création en interprétant le personnage de Suzanne. Suzanne est la femme qui commande à toutes les aventures. Gaby Morlay a su la rendre vivante, féminine, séduisante, émouvante, grâce au magnifique talent qui la caractérise et dont le relief brillant apporte à chaque instant des nuances d'un effet rare.

Le docteur Renaud, que personifie Louis Seigner, se fait le complice de l'aimable standardiste. Ces deux êtres sont évidemment informés de tout par leur activité et pareillement fidèles au secret professionnel. Chaque soir, ils se rencontrent et, pourtant, rien ne leur révèle encore le rôle bienfaisant qu'ils vont être appelés à tenir. Rien n'annonce effectivement les malheurs qui approchent...

Une jeune femme — dont le mari comptable a été arrêté sous l'accusation d'avoir puisé dans la caisse de son patron — va avoir un enfant.

Une autre femme, celle d'un grand industriel, est sollicitée par un ami pour dîner avec lui profitant de l'absence de son mari.

Malgré les observations de Suzanne, la petite standardiste de jour accepte d'aller passer une soirée avec un voyageur de commerce trop entreprenant.

Un des jeunes musiciens de la ville commence à marivauder au téléphone avec sa petite amie.

Naturellement, il n'y a rien là que de très ordinaire, et cette soirée et la nuit qui s'ensuivra ne s'annoncent pas comme devant être bouleversées par le malheur. Mais le destin s'amuse souvent à jouer des tours aux choses les plus simples et il a souvent tendance à profiter d'une nuit qui obscurcit une ville pour apparaître dans toute la laideur de ses actes. C. J.

Vous connaissez-vous?



EXTRAIT DE L'ÉTUDE GRAPHOLOGIQUE DE LA DÉLICIEUSE BLANCHETTE BRUNOY PAR LE PROFESSEUR MEYER

Talent flexible et personnel. Belle élévation morale. De l'ambition. Tempérament un peu rêveur. Vous avez horreur des complications. Vous avez du tact et de la délicatesse. Vous êtes une délicieuse amie. Succès toujours grandissant. Chance.

Ne restez pas dans l'ignorance de vos moyens d'action!

Écrivez au célèbre Professeur Meyer, Bureau 240, Dépt. A, Champs-Élysées, Paris (8^e). Envoyez-lui un spécimen d'écriture, votre date de naissance et 15 francs (timbres refusés). Joindre enveloppe timbrée avec nom et adresse.

VOULEZ-VOUS... FAIRE DU MUSIC-HALL ?

Suivez les cours de JANE PIERLY et JEAN-FRED MÈLÉ

Au Club de la Chanson

55 bis, r. de Ponthieu. - Bal. 41-10.

Toutes les nuances de la séduction

LE ROUGE Axelle

LE ROUGE A LÈVRES NUANCÉ

Vos Artistes préférés!

Jean TISSIER, Fr. PÉRIER, Jacqueline POREL, etc... interprètent les

MÉMOIRES du "VERRE" Galant

à Radio-Toulouse et Radio-Lyon (le Mercredi à 20 h. 25) et sur Radio-Andorre (le Jeudi à 20 h. 40)

Présentation Louis MERLIN offerte par

CAMUS "LA GRANDE MARQUE" COGNAC

VEDETTES ARTISTES Chanteurs ou Musiciens ÉDITEURS

vous avez intérêt à enregistrer vos disques au

STUDIO THORENS

15, FAUB. MONTMARTRE, PARIS - TÉL. PRO 19-28

CONSERVEZ VOIRE VOIX ET CELLE DES VOTRES

Le Studio le plus moderne et le plus perfectionné de Paris

CROISADE DE L'AIR PUR



au secours de l'Enfance!

ACHETEZ DES BONS DE SOLIDARITÉ POUR LES COLONIES DE VACANCES

ROUGE A LÈVRES

Rose bon bon POUR BLONDES

Pois de senteur POUR BRUNES

RIVAL

Les Établissements Ch. BERRA, 55, Fb. Montmartre, Paris (9^e), ont fabriqué pour vous, Mesdames, une nouvelle brillantine à l'huile spéciale pour permanente sous leur marque bien connue "OSBORNE" (marque déposée) qui donne à la chevelure en la fortifiant une beauté éblouissante. Adoptée par toutes les vedettes, la brillantine "OSBORNE" est souvent imitée, mais jamais égalée. En vente dans toutes les bonnes maisons.

chaque jour un billet X 66 de la

LOTÉRIE NATIONALE

Printemps : Espoir

Jacques MOREL caricaturiste de la chanson

Photos Lido





Morel évoque, de la voix et du gest, le nonchalant et charmant Jean Tisseur.

Scribouillard avant d'être imitateur, il nageait chaque jour dans les fiches roses et vertes.

Michel Simon, tête de Turc des chansonniers, est le plus difficile à bien caricaturer.

Pierre MINGAND S'ENTRAÎNE

Photos Lido




Bientôt, Pierre Mingand sera définitivement rétabli. Il pense aux jours heureux qui vont renaître.

Le sympathique artiste s'entraîne à marcher, à répéter de nouvelles chansons et à jouer de la guitare.

QuAND on reste immobile pendant plusieurs mois après avoir été opéré à la suite d'un accident très grave, la jambe s'engourdit doucement dans sa gouttière de plâtre... Les mains oisives s'allongent désespérément sur les couvertures. Par la fenêtre de la clinique, le malade peut voir la pluie ou un rayon de soleil, un arbre qui se balance, un pigeon qui passe entre deux nuages... Par la porte, l'infirmière, comme un oiseau blanc, comme une promesse de douceur, apparaît de temps en temps. Le malade dort, s'ennuie et pense. Puis, un jour, la porte s'ouvre pour de bon. Alors il sort et tout lui semble merveilleux. Bientôt, on guérira, bientôt on pourra revivre. Déjà, des amis surgissent de partout.

— Comment vas-tu, mon vieux ?
Ah! les bons copains, les vrais amis que l'on retrouve !

Le sympathique artiste, dès qu'il a pu se séparer de ses béquilles est retourné au studio pour terminer son fameux film « Coup de tête ». Puis, entre deux prises de vues, malgré la fatigue, il n'a pas hésité à prêter souvent son concours pour des galas de bienfaisance.

Aujourd'hui, Pierre Mingand espère fermement que son accident ne sera plus qu'un souvenir triste parmi tout ce dont on ne veut plus se souvenir. En effet, il a dû retourner la semaine dernière à la clinique pour qu'on lui retire des fils qui s'étaient mal incorporés dans l'organisme. Encore de la patience et nous aurons sans doute la joie de revoir Pierre Mingand définitivement rétabli.

D'ailleurs, le charmant fantaisiste commence à faire des projets... Il devient très occupé. Et depuis qu'il est remis sur ses deux pattes, il n'arrête pas de courir. Quand on le rencontre, il vous serre rapidement la main :

— Excusez-moi, dit-il, je suis pressé.
— Un rendez-vous ?
— Oui, avec la vie qui recommence.

Bertrand FABRE.

Le Rideau se lève



L'examen annuel, devant les metteurs en scène, des élèves de **TONIA NAVAR** aura lieu le 12 mai, à 14 h. 30, 11, rue Beaujon, tél. Car. 57-86. Photo Suain



Albert **MORYS** et **FOUN-SEN** dans « La Collection Ménard », un film gai qui collectionne les vedettes. Photo M.A.I.C.



Marcelle **TASSEN-COURT** sera l'héroïne de l'« Antigone », de Robert Garnier, au Théâtre Charles de Rochefort. Ph. Harcourt



Maddy **BRETON**, que l'on applaudira bientôt à l'A.B.C. et Lisette **JAMBEL**, vedette d'« Album d'Images » au Moulin de la Galette, sont coiffées, à la scène comme à la ville, par **ANDRE** et **MAURICE**, le Coiffeur des Vedettes. 26, rue de la Pépinière. Lab. 05-99. Photos Rosardy-Harcourt.



Maddy **BRETON**, que l'on applaudira bientôt à l'A.B.C. et Lisette **JAMBEL**, vedette d'« Album d'Images » au Moulin de la Galette, sont coiffées, à la scène comme à la ville, par **ANDRE** et **MAURICE**, le Coiffeur des Vedettes. 26, rue de la Pépinière. Lab. 05-99. Photos Rosardy-Harcourt.

Théâtres

Le bel canto à l'**A.B.C**
MADO ROBIN
 l'extraordinaire soprano
 et **MARIO PODESTA**
 dans une présentation neuve
JACQUES MOREL
 Une attraction comique inédite
LES RIGODONS
 avec pour la 1^{re} fois à Paris
GEORGES ULMER
 et pour sa rentrée à l'A.B.C.
JOSETTE DAYDÉ avec son ensemble
 ET 10 ATTRACTIONS A.B.C.

**MALGRÉ TOUT
 TOUT PARIS
 VEUT VOIR**
Un Don Juan
 à la **COMÉDIE DES
 CHAMPS-ÉLYSÉES**

CINÉMA DES CHAMPS-ÉLYSÉES
 Pour la 1^{re} fois en version intégrale
LA NUIT FANTASTIQUE
 Le grand film de Marcel L'Herbier (Prix du Cinéma 1942)
 avec **FERNAND GRAVEY** et **MICHELINE PRESLE**
 Relâche le Mardi

PARIS - PARIS
 Le Restaurant-Cabaret chic de Paris
MONA GOYA
Jacques MOREL
 UN PROGRAMME BIEN PARISIEN
 PAVILLON DE L'ÉLYSÉE - ANJOU 28-60

MIRAMAR
 GARE MONTPARNASSE
 DAN 41-02
 Fermé le mardi. Matinée 14 h. 30 à 18 h. 45. Soirée 20 h. 30
La Ferme aux Loups
 avec François PÉRIER et Paul MEURISSE

DIANE
 235, rue Saint-Honoré
 Opéra 00 86
 Une de ses
 récentes créations

LA MODE AU THÉÂTRE

Fin de Saison...

À Mogador, Henri Varna a monté « La Mascotte » avec un luxe inouï de mise en scène; les décors sont enchanteurs; les costumes, nombreux et somptueux, sont dus à la Maison VICAIRE, 1, rue Richer, l'un des premiers costumiers de Paris.

Au Daunou, dans « Monseigneur », de Michel Dulud, œuvre charmante, Jean Paqui, renouvelé, nous apparaît d'une élégance véritable et distinguée grâce au maître-tailleur DEBACKER, 104, Champs-Élysées, dont l'éloge n'est plus à faire.

C'est à REARD, 47, rue de Clichy, que Jean Paqui s'est adressé, comme toujours, pour ses jolies cravates et chemises à la mode 1944; REARD, le roi des bonnetiers et, en l'occurrence, le bonnetier des rois en exil.

La délicieuse Gisèle Pascal, une révélation au théâtre, est chaussée à la perfection par POL, 12, rue Poncet, le bottier des vedettes jeunes.

Le fringant Paul Barré, si désinvolte, est habillé avec goût par le tailleur bien connu NICOLAS, 8, rue Frouchet, qui a réussi pour lui différents costumes d'après-midi et du soir.

Le joyeux Maxime Fabert, en commissaire spécial, fait étalage de vêtements soignés, comme ce complet clair, où l'on reconnaît la coupe irréprochable de GIANUZZI, 67, rue d'Aboukir, le tailleur si apprécié de tous les théâtres parisiens.

La séduisante Paula Berger est ha-

AMBIGU
J'AI 17 ANS
 TOUS LES SOIRS (sauf Lundi et Mardi)
 MATINÉE : DIMANCHE A 15 HEURES

NOUVEAUTÉS
 TOUS LES SOIRS 19 h. 30
 (Sauf Mardi et Jeudi)
 Dimanche Mat. 15 h. Soir. 19 h. 30

LE JARDIN de Montmartre
 1, AV. JUNOT Tél. : MON. 02-19
 Tous les jours de 17 à 19 h.
THE-SPECTACLE
 Soirée 20 h., Matinée Samedi 16 h.
 Dimanche 2 Matinées 15 et 17 h.
 avec les meilleures VEDETTES dans un cadre idéal
LE JARDIN D'HIVER UNIQUE A PARIS
 Retenez vos tables à Mon. 02-19

LUCY ROY
 Costumes pour Théâtres,
 Music-Hall et Cinémas
**14, rue Fontaine
 PARIS - IX**
 TRI. 36.18 Métro : PIGALLE

DAUNOU JEAN PAQUI
MONSEIGNEUR

**3 DOUZAINES DE
 ROSES ROUGES**
 avec
J. DELUBAC - RELLYS - H. GUI SOL

LE JARDIN de Montmartre
 1, AV. JUNOT Tél. : MON. 02-19
 Tous les jours de 17 à 19 h.
THE-SPECTACLE
 Soirée 20 h., Matinée Samedi 16 h.
 Dimanche 2 Matinées 15 et 17 h.
 avec les meilleures VEDETTES dans un cadre idéal
LE JARDIN D'HIVER UNIQUE A PARIS
 Retenez vos tables à Mon. 02-19

LUCY ROY
 Costumes pour Théâtres,
 Music-Hall et Cinémas
**14, rue Fontaine
 PARIS - IX**
 TRI. 36.18 Métro : PIGALLE

EN CHAIR ET EN OS...
 C'est sur scène, dans **L'École des Faisans**, qui continue de triompher après 123 représentations au Théâtre de l'Avenue, que vous pourrez applaudir les 3 vedettes du **Carrefour des Enfants Perdus**, le film qui fait sensation actuellement au Paramount.
RENE DARY, Raymond **BUS-SIERES**, Jean **MERCANTON**, jouent en effet à l'Avenue avec Annette **POIVRE** et Noëlle **NORMAN**, la comédie satirique de Paul Nivoix, le spectacle le plus gai du moment.

MONSEIGNEUR
 Cabaret
 Restaurant
 Orchestre Tzigane
 94, rue d'Amsterdam

Cinéma
BIARRITZ-FRANCAIS
 UN FILM DE **SACHA GUITRY**
La Malibran
 avec **GEORGI BOUE**
 LE COIFFEUR

Jane Rousseaux
COIFFURE
**LE COIFFEUR DU MICHEL
 ET DES MATHURINS**
Soins de Beauté
MANUCURE PÉDICURE
 32, rue des Mathurins - Paris (8^e)
 Tél. : ANJOU 40-42

illée avec distinction par **MARZANNE**, 10, rue Daunou, qui a conçu pour elle un déshabillé charmant.

La mise en scène de Jean Paqui (devenu co-directeur du Daunou) et de Suzanne d'Orgeix, est particulièrement soignée; les meubles qui la composent viennent de la Maison ART ET SIEGES, 5, rue de Charonne.

Marcelle Maurette, auteur dramatique et poète en vogue, n'emploie que le vernis à ongles « **BELMO** », celui qui tient.

Le grand Paul Poiret est mort : la Couture est en deuil. Quel génie ! Quelle perte !
A. de M.



Michèle **CARRE** qui a fait une interprétation remarquée dans « L'Heure du Berger », au Théâtre Gramont, est coiffée par Jean **CLEMENT**, 24, rue Clément-Marot. Tél. Bal. 10-69. Photo Harcourt



Ginette **LECLERC** arbore une chevelure dans la nuance marron d'Inde, spécialement créée pour elle par **ELEGANS** (Yvette et Lucien Grimoin, directeurs), 4, rue Volney. Photo Harcourt



« **KAPURTHALA** ». Coiffure d'**ANDRE LAMY**, « le Coiffeur en renom », 54, faubourg Montmartre. Tri. 02-71.



La princesse et danseuse Kurde **Leila BEDERKHAN** donnera un récital de Danse du Proche-Orient, le mardi 23 mai, dans la grande Salle Pleyel. Photo Lora.



Mlle **Jacqueline VAUDECRANE**, championne de France de patinage, est coiffée par **LUCY**, de la Maison **FONTAINE**, 12, rue Caumartin. Tél. Opé. 21-23. Photo S.A.F.A.R.A.



ETOILE - BEAUTE - COIFFURE
 13, avenue Wagram
 Etoile 47-68



Jean **PAQUI**, vedette du Daunou, qui triomphe chaque soir à ce théâtre, en compagnie de la jolie **Gisèle PASCAL**, dans la nouvelle pièce de Michel Dulud, « Monseigneur ». Studio Roger Carlet.

AMBASSADEURS
 Directrice : **Alice COCÉA**
**LA FEMME
 DU
 BOULANGER**
 de **JEAN GIONO**
ALICE COCÉA
 et **PIERRE LARQUEY**
LOUIS SALOU, etc.
 LOCATION OUVERTE



Création de **VAN DONGEN**
 14, rue Daunou - 17, rue de la Paix
 Opéra 26-18

Le Directeur-général : René Lellief. — E. Destivats-Néogonyuk, Imprimeurs, Paris. — N° 32 0017 - (1944) — Publ. autorisée n° 30.

Vedettes



YVETTE LEBON

Incarne Madame Tallien dans
"PAMÉLA", le nouveau film
des Productions Camille Tramichel.

Studio Carlet aîné.

5^e ANNÉE — LE SAMEDI
13 MAI 1944 - N^{os} 177 et 178
15, AVENUE GEORGE V, PARIS-8^e